

précieux que j'aurais voulu conquérir au prix de tout mon sang, mais que je ne veux pas dérober. »

Ce discours hypocrite toucha profondément la bonne Memmo. C'était une femme de mœurs douces et d'un cœur trop candide pour se méfier d'une protestation si touchante.

« Seigneur Soranzo, répondit-elle, j'aurais peut-être de graves reproches à vous faire si je ne voyais aujourd'hui pour la troisième fois combien votre repentir est sincère et profond. Je n'aurai donc plus le courage de vous accuser intérieurement, et je vous promets de garder désormais, avec moins d'effort que je ne l'ai fait jusqu'ici, le silence que les convenances m'imposent. Je vous remercie de cette démarche, ajouta-t-elle en rendant le bouquet à sa nièce; et, si je vous supplie de ne plus reparaitre ici ni autour de ma maison, c'est en vue de notre réputation, et non plus, je vous le jure, en raison d'aucun ressentiment personnel. »

Malgré sa défaillance, Argiria avait tout entendu. Elle fit un grand effort pour retrouver le courage de parler à son tour, et soulevant sa belle tête pâle du sein de sa tante :

« Faites comprendre aussi à messer Soranzo, ma chère tante, dit-elle, qu'il ne doit jamais ni nous adresser la parole ni seulement nous saluer en quelque lieu qu'il nous rencontre. Si son respect et sa douleur sont sincères, il ne voudra pas présenter davantage à nos regards des traits qui nous retracent si vivement le souvenir de notre infortune.

— Je ne demande qu'une seule grâce avant de me soumettre à cet arrêt de mort, dit Orio : c'est que ma défense soit entendue et ma conduite jugée. Je sens que ce n'est point ici le lieu ni le moment d'entamer

cette explication; mais je ne me relèverai point que la signora Memmo ne m'ait accordé la permission de me présenter devant elle dans son salon, à l'heure qu'elle me désignera, demain ou le jour suivant, afin qu'à deux genoux, comme aujourd'hui, je demande grâce pour les larmes que j'ai fait couler; mais qu'ensuite, la main sur la poitrine et debout, ainsi qu'il convient à un homme, je me disculpe de ce qu'il peut y avoir d'injuste ou d'exagéré dans les accusations portées contre moi.

— De telles explications seraient douloureuses pour nous, dit Argiria avec fermeté, et inutiles pour votre seigneurie. La réponse loyale et généreuse que ma noble tante vient de vous faire doit, je pense, suffire à votre susceptibilité et satisfaire à toute exigence. »

Orio insista avec tant d'esprit et de persuasion, que la tante céda, et lui permit de se présenter le lendemain dans la journée.

« Vous trouverez bon, seigneur, dit Argiria, pour repousser la part de reconnaissance qu'il lui adressait, que je n'assiste point à cette conférence. Tout ce que je puis faire, c'est de ne jamais prononcer votre nom; mais il est au-dessus de mes forces de revoir une fois de plus votre visage. »

Orio se retira, feignant une profonde tristesse, mais trouvant qu'il allait assez vite en besogne.

Le lendemain amena une longue explication entre lui et la signora Memmo. La noble dame le reçut dans tout l'appareil d'un deuil significatif; car elle avait quitté ses voiles noirs depuis un mois, et elle les reprit ce jour-là pour lui faire comprendre que rien ne pourrait diminuer l'intensité de ses regrets. Orio fut habile. Il s'accusa plus qu'on n'eût osé l'accuser : il déclara qu'il avait tout fait

pour laver la tache que cette imprévoyance funeste avait imprimée sur sa vie ; mais qu'en vain l'amiral , et toute l'armée , et toute la république, l'avaient réhabilité : qu'il ne se consolera jamais. Il dit qu'il regardait la mort affreuse de sa femme comme un juste châtiment du ciel, et qu'il n'avait pas goûté un instant de repos depuis cette déplorable affaire. Enfin il peignit sous des couleurs si vives le sentiment qu'il avait de son propre déshonneur, l'isolement volontaire où s'éteignait son âme découragée, le profond dégoût qu'il avait de la vie, et la ferme intention où il était de ne plus lutter contre la maladie et le désespoir , mais de se laisser mourir, que la bonne Antonia fondit bientôt en larmes, et lui dit en lui tendant la main :

« Pleurons donc ensemble, noble seigneur , et que mes pleurs ne vous soient plus un reproche, mais une marque de confiance et de sympathie. »

Orio s'était donné beaucoup de peine pour être éloquent et tragique. Il avait grand mal aux nerfs. Il fit un effort de plus et pleura.

D'ailleurs, Orio avait parlé, à certains égards, avec la force de la vérité. Lorsqu'il avait peint une partie de ses souffrances, il s'était trouvé fort soulagé de pouvoir, sous un prétexte plausible, donner cours à ses plaintes, qui chaque jour lui devenaient plus pénibles à renfermer. Il fut donc si convaincant qu'Argiria elle-même s'attendrit et cacha son visage dans ses deux belles mains. Argiria était, à l'insu de Soranzo et de sa tante, derrière une tapisserie, d'où elle voyait et entendait tout. Un sentiment inconnu, irrésistible, l'avait amenée là.

Pendant huit autres jours, Orio suivit Argiria comme son ombre. A l'église, à la promenade, au bal, partout elle le retrouvait attaché à ses pas, fuyant d'un air ti-

mide et soumis dès qu'elle l'apercevait , mais réparaisant aussitôt qu'elle feignait de ne plus le voir ; car, il faut bien le dire, la belle Argiria en vint bientôt à désirer qu'il ne fût pas aussi obéissant, et pour ne pas le mettre en fuite, elle eut soin de ne plus le regarder.

Comment eût-elle pu s'irriter de cette conduite ? Orio avait toujours un air si naturel avec ceux qui pouvaient observer ces fréquentes rencontres ! Il mettait une délicatesse si exquise à ne pas la compromettre, et un soin si assidu à lui montrer sa soumission ! Ses regards, lorsqu'elle les surprenait, avaient une expression de souffrance si amère et de passion si violente ! Argiria fut bientôt vaincue dans le fond de l'âme, et nulle autre femme n'eût résisté aussi longtemps au charme magique que cet homme savait exercer lorsque toutes les puissances de sa froide volonté se concentraient sur un seul point.

La Memmo vit cette passion avec inquiétude d'abord, et puis avec espoir, et bientôt avec joie ; car, n'y pouvant tenir, elle donna un second rendez-vous à Soranzo à l'insu de sa nièce, et le somma d'expliquer ses intentions ou de cesser ses muettes poursuites. Orio parla de mariage, disant que c'était le but de ses vœux, mais non de ses espérances. Il supplia Antonia d'intercéder pour lui. Argiria avait si bien gardé le secret de ses pensées que la tante n'osa point donner d'espoir à Orio ; mais elle consentit à ce que l'amiral fit des démarches, et elles ne se firent point attendre.

Morosini, ayant reçu la confiance de la nouvelle passion de son neveu, approuva ses vues, l'encouragea à chercher dans l'amour d'une si noble fille un baume céleste pour ses ennuis, et alla trouver la Memmo, avec laquelle il eut une explication décisive. En voyant com-

bien cet homme illustre et vénérable ajoutait foi à la grandeur d'âme de son fils adoptif, et combien il désirait que son alliance avec la famille Ezzelin effaçât tout reproche et tout ressentiment, elle eut peine à cacher sa joie. Jamais elle n'eût pu espérer un parti aussi avantageux pour Argiria. Argiria fut d'abord épouvantée des offres qui lui furent faites par l'amiral, épouvantée surtout du trouble et de la joie qu'elle en ressentit malgré elle. Elle fit toutes les objections que lui suggéra l'amour fraternel, refusa de se prononcer, mais consentit à recevoir les soins d'Orio.

Dans les commencements, Argiria se montra froide et sévère pour Orio. Elle paraissait ne supporter sa présence que par égard pour sa tante. Cependant elle ne pouvait s'empêcher de nourrir pour ses souffrances et sa douleur un profond sentiment de compassion. En voyant cet homme si fort se plaindre chaque jour du poids de sa destinée, et succomber, pour ainsi dire, sous lui-même, la sœur d'Ezzelin sentait sa grande âme s'attendrir et sa force de haine diminuer de jour en jour. Si Orio eût employé avec elle la séduction et l'audace, elle fût restée insensible et implacable ; mais, en face de sa faiblesse et de son humiliation volontaire, elle se désarma peu à peu. Bientôt l'habitude qu'elle avait prise de compatir à ses peines se changea en un généreux besoin de le consoler. Sans qu'elle s'en doutât, la pitié la conduisit à l'amour. Elle se disait pourtant qu'elle ne pouvait aimer sans crime et sans honte l'homme qu'elle avait accusé de la mort de son frère, et qu'elle devait tout faire pour étouffer le nouveau sentiment qui s'élevait en elle. Mais, faible de sa grandeur même, elle se laissait détourner de ce qu'elle croyait son devoir par sa miséricorde. En retrouvant chaque jour Orio plus désolé et plus re-

pentant du mal qu'il lui avait fait, elle n'avait pas le courage de lui en témoigner du ressentiment, et finissait toujours par associer dans sa pensée le malheur de son frère mort et celui de l'homme qu'elle voyait condamné à d'éternels regrets. Puis elle se persuada qu'elle n'éprouvait pour Orio que la pitié qu'on devait à tous les êtres souffrants, et qu'il perdrait toute sa sympathie le jour où il cesserait de souffrir. Et en cela elle ne se trompait peut-être pas. Argiria n'agissait presque en rien comme les autres femmes ; là où les autres apportaient de la vanité ou du désir, elle n'apportait que du dévouement. Giovanna Morosini elle-même, malgré la noblesse et la pureté de son âme, n'avait pas échappé au sort commun, et avait en quelque sorte sacrifié aux dieux du monde. Elle avait elle-même dit à Ezzelin que la réputation d'Orio n'avait pas été pour rien dans l'impression qu'il avait faite sur elle, et que sa force et sa beauté avaient fait presque tout le reste. C'était au point qu'elle avait préféré, avec la conscience du mal qui devait en résulter pour elle-même, à l'homme qu'elle savait bon, l'homme qu'elle voyait séduisant. Argiria obéissait à des sentiments tout opposés. Si Orio se fût montré à elle comme il s'était montré à Giovanna, jeune, beau, vaillant et débauché, joyeux et fier de ses défauts comme de ses triomphes, elle n'eût pas eu un regard ni une pensée pour lui. Ce qui lui plaisait à cette heure dans Soranzo était justement ce qui le faisait descendre dans l'enthousiasme des autres femmes. Sa beauté diminuait en même temps que son caractère s'assombrissait davantage ; et c'était justement cette triste empreinte que le temps et la douleur mettaient sur lui qui la charmait sans qu'elle s'en doutât. Depuis que l'orgueil s'était effacé du front d'Orio, et que les fleurs de la santé et

de la joie s'étaient fanées sur ses joues, son visage avait pris une expression plus grave, et gagné en douceur ce qu'il avait perdu en éclat; de sorte que ce qui eût peut-être préservé Giovanna de la funeste passion qui la perdit fut justement ce qui y précipita Argiria. Elle arriva bientôt à ne plus vivre que par Orio, et résolut, avec son courage ordinaire, de se consacrer tout entière à le consoler, dût le monde jeter l'anathème sur elle pour l'espèce de parjure qu'elle commettrait.

Cependant Orio, désormais assuré de sa victoire, ne se hâtait pas d'en finir, et voulait jouir peu à peu de tous les avantages avec le raffinement d'un homme blasé, et qui tient d'autant plus à ménager son plaisir qu'il lui en reste moins à connaître. Dans les premiers temps, la lutte difficile qu'il avait eu à soutenir avait tenu son imagination éveillée, et le forçait à vivre par la tête, de manière qu'ayant trouvé le moyen d'occuper sa journée il était arrivé à pouvoir dormir la nuit. Enchanté de cet heureux résultat, il en avait fait part au docteur Barbolamo, en le remerciant de ses avis passés, et en lui demandant ses conseils pour l'avenir.

Barbolamo avait hésité avant de lui conseiller de pousser les choses jusqu'au mariage. C'était, à ses yeux, quelque chose de profondément triste et de hideusement laid que l'amour mathématiquement calculé de cet homme au cœur usé, au sang appauvri, pour une belle créature naïve et généreuse, qui allait, en échange de cette tendresse intéressée et de ces transports prémédités, lui livrer tous les trésors d'une passion puissante et vraie.

« C'est l'accomplissement de la vie avec la mort, de la lumière céleste avec l'Érèbe, se disait l'honnête médecin. Et pourtant elle l'aime, elle croit en lui; elle souf-

frirait maintenant s'il renonçait à la poursuivre. Et puis elle se flatte de le rendre meilleur, et peut-être y réussira-t-elle. Enfin cette belle fortune, qui ne sert qu'à divertir de frivoles compagnons et de viles créatures, va relever l'éclat d'une illustre maison ruinée, et assurer l'avenir de cette belle fille pauvre. Toutes les femmes sont plus ou moins vaines, ajoutait Barbolamo en lui-même : quand la signora Soranzo s'apercevra du peu que vaut son mari, le luxe lui aura créé des besoins et des jouissances qui la consoleront. Et puis, en définitive, puisque les choses en sont à ce point et que les deux familles désirent ce mariage, de quel droit y mettrais-je obstacle? »

Ainsi raisonnait le médecin; et cependant il restait troublé intérieurement; et ce mariage, dont il était la cause à l'insu de tous, était pour lui un sujet d'angoisses secrètes dont il ne pouvait ni se rendre compte ni se débarrasser. Barbolamo était le médecin de la famille Memmo; il connaissait Argiria depuis son enfance. Elle le regardait comme un impie, parce qu'il était un peu sceptique et qu'il raillait volontiers toutes choses : elle l'avait donc toujours traité assez froidement, comme si elle eût pressenti dès son enfance qu'il aurait une influence funeste sur sa destinée.

Le docteur, ne la connaissant pas bien, et ne sachant que penser de ce caractère froid et un peu altier en apparence, sentait pourtant dans son âme probe et droite qu'entre elle et Soranzo sa sollicitude n'avait pas à hésiter, et se devait tout entière au plus faible. Il eût voulu consulter Argiria; mais il ne l'osait pas, et il se disait qu'elle était d'un esprit assez ferme et assez décidé pour savoir elle-même se diriger en cette circonstance.

Ne sachant à quoi s'arrêter, mais ne pouvant vaincre l'aversion et la méfiance secrète que Soranzo lui inspirait, il prit un terme moyen : ce fut de lui conseiller de ne pas brusquer les choses et de ne pas presser le mariage.

Soranzo n'avait pas d'autre volonté à cet égard que celle de son médecin ; il l'écoutait avec la crédulité puérile et grossière d'un dévot qui demande des miracles à un prêtre. De même qu'il n'avait vu dans Giovanna qu'un instrument de fortune, il ne voyait dans Argiria qu'un moyen de recouvrer la santé. Mais l'espèce d'affection qu'il avait pour cette dernière était plus sincère ; on peut même dire que, son caractère et sa position donnés, il éprouvait un sentiment vrai pour elle. L'amour est le plus malléable de tous les sentiments humains ; il prend toutes les formes, il produit tous les effets imaginables, selon le terrain où il germe : les nuances sont innombrables, et les résultats aussi divers que les causes. Quelquefois il arrive qu'une âme juste et pure ne saurait s'élever jusqu'à la passion, tandis qu'une âme perverse s'y jette avec ardeur et se fait un besoin insatiable de la possession d'un être meilleur qu'elle, et dont elle ne comprend même pas la supériorité. Orio ressentait les mystérieuses influences de cette protection céleste répandue autour d'un être angélique. L'air qu'Argiria purifiait de son souffle était un nouvel élément où Orio croyait respirer le calme et l'espérance ; et puis cette vie d'extase et de retraite avait fait cesser pour lui la vie de débauche, encore plus mortelle pour l'esprit que pour le corps. Elle lui avait créé mille soins délicats, mille voluptés chastes dont le libertin s'enivrait, comme le chasseur d'une eau pure ou d'un fruit savoureux après les fatigues et les en-

vrements de la journée. Il se plaisait à voir ses desirs attisés par une longue attente : afin de les rendre plus vifs, il délaissait Naam, et concentrait toutes ses pensées de la nuit sur un seul objet. Il échauffait son cerveau de toutes les privations qu'un amour noble impose aux âmes consciencieuses, mais qu'un calcul réfléchi lui suggérait dans son propre intérêt. Habitué à de rapides conquêtes, hardi jusqu'à l'insolence avec les femmes faciles, flatteur insinuant et menteur effronté avec les timides, il ne s'était jamais obstiné à la poursuite de celles qui pouvaient lui opposer une longue résistance : il les haïssait et feignait de les dédaigner. C'était donc la première fois de sa vie qu'il faisait vraiment la cour à une femme, et le respect qu'il s'imposait était un raffinement de volupté où son être, plongé tout entier, trouvait l'oubli de ses fautes et une sorte de sécurité magique, comme si l'aurole de pureté qui ceignait le front d'Argiria eût banni les esprits des ténèbres et combattu les malignes influences.

Argiria, effrayée de son amour, n'osait se dire encore qu'elle était vaincue, et s'imaginait que, tant qu'elle ne l'aurait pas avoué clairement à Soranzo, elle pourrait encore se raviser.

Un soir ils étaient assis ensemble à l'une des extrémités de la grande galerie du palais Memmo ; cette galerie, comme toutes celles des palais vénitiens, traversait le bâtiment dans toute sa largeur, et était percée à chaque bout de trois grandes fenêtres. Il commençait à faire nuit, et la galerie n'était éclairée que par une petite lampe d'argent posée au pied d'une statue de la Vierge. La signora Memmo s'était retirée dans sa chambre, dont la porte donnait sur la galerie, afin de laisser les deux fiancés causer librement. Tout en entrete-

nant Argiria de son amour, Orio s'était rapproché, et avait fini par se mettre à genoux devant elle. Elle voulut le relever; mais lui, se saisissant de ses mains, les baisa avec ardeur, et se mit à la regarder avec une ivresse silencieuse. Argiria, qui avait appris à son tour à connaître le pouvoir de ses yeux, craignant de se trop abandonner au trouble qu'ils produisaient en elle, détourna les siens et les porta vers le fond de la galerie. Orio, qui avait vu plus d'une femme agir de la sorte, attendit en souriant que sa fiancée reportât ses regards sur lui. Il attendit en vain. Argiria continuait à tenir ses yeux fixés du même côté, non plus comme si elle eût voulu éviter ceux de son amant, mais comme si elle considérait attentivement quelque chose d'étonnant. Elle semblait tellement absorbée dans cette contemplation que Soranzo en fut inquiet.

« Argiria, dit-il, regardez-moi. »

Argiria ne répondit pas; il y avait dans sa physionomie quelque chose d'inexplicable et de vraiment effrayant.

« Argiria! répéta Soranzo d'une voix émue! Argiria! mon amour! »

A ces mots, elle se leva brusquement et s'éloigna de lui avec effroi, mais sans changer un instant la direction de ses regards.

« Qu'est-ce donc? » s'écria Orio avec colère en se levant aussi.

Et il se retourna vivement pour voir l'objet qui fixait d'une manière si étrange l'attention d'Argiria. Alors il se trouva face à face avec Ezzelin. A son tour, il devint horriblement pâle, et trembla un instant de tous ses membres. Dans le premier moment, il avait cru voir le spectre qui lui avait si souvent rendu de funè-

bres visites; mais le bruit que faisait Ezzelin en avançant, et le feu qui brillait dans ses yeux, lui prouvèrent qu'il n'avait pas affaire à une ombre. Le danger, pour être plus réel, n'en était que plus grand; mais Soranzo, que la vue d'un fantôme aurait fait tomber en syncope, se décida devant la réalité à payer d'audace, et, s'avancant vers Ezzelin d'un air affectueux et empressé :

« Cher ami! s'écria-t-il; est-ce vous? vous que nous croyions avoir perdu pour jamais! »

Et il étendit les bras comme pour l'embrasser.

Argiria était tombée comme foudroyée aux pieds de son frère. Ezzelin la releva et la tint serrée contre son cœur; mais devant l'embrassement d'Orio, il recula saisi de dégoût, et, étendant son bras droit vers la porte, il lui fit signe de sortir. Orio feignit de ne pas comprendre.

« Sortez! dit Ezzelin d'une voix tremblante d'indignation, en jetant sur lui un regard terrible.

— Sortir! moi! Et pourquoi?

— Vous le savez. Sortez, et vite.

— Et si je ne le veux pas? continua Orio en reprenant son audace accoutumée.

— Ah! je saurai vous y contraindre, s'écria Ezzelin avec un rire amer.

— Comment donc?

— En vous démasquant.

— On ne démasque que ceux qui se cachent. Qu'ai-je à cacher, seigneur Ezzelin?

— Ne laissez pas ma patience. Je veux bien, non pas vous pardonner, mais vous laisser aller. Partez donc, et souvenez-vous que je vous défends de jamais chercher à voir ma sœur. Sinon, malheur à vous!

— Seigneur, si un autre que le frère d'Argiria m'avait tenu ce langage, il l'aurait déjà payé de son sang. A vous, je n'ai rien à dire, si ce n'est que je n'ai d'ordres à recevoir de personne, et que je méprise les menaces. Je sortirai d'ici, non à cause de vous qui n'êtes pas le maître, mais à cause de votre respectable tante, dont je ne veux pas troubler le repos par une scène de violence. Quant à votre sœur, je ne renoncerai certainement pas à elle, parce que nous nous aimons, parce que je me crois digne d'être heureux par elle, et capable de la rendre heureuse.

— Osez-vous soutenir toujours et partout ce que vous avancez ici ?

— Oui, et de toutes les manières.

— Alors venez ici demain avec votre oncle, le vénérable Francesco Morosini ; et nous verrons comment vous répondrez aux accusations que j'ai à porter contre vous. Je n'aurai d'autres témoins que ma tante et ma sœur. »

Orio fit un pas vers Argiria.

« A demain ! » lui dit-elle d'une voix tremblante.

Orio se mordit les lèvres, et sortit à pas lents en répétant avec une tranquillité superbe :

« A demain ! »

« Jésus ! Dieu d'amour ! s'écria la signora Memmo sur le seuil de sa chambre, j'ai entendu une voix que je croyais ne devoir plus jamais entendre ! mon Dieu, mon Dieu ! qu'est-ce que je vois ?... mon neveu ! mon enfant ! Demandez-vous des prières ?... Votre âme est-elle irritée contre nous ?... »

La bonne dame chancela, se retint contre le mur, et, près de tomber évanouie, fut retenue par le bras d'Ezzelin.

« Non, je ne suis point l'ombre de votre enfant ; ma tante, ma sœur bien-aimée, reconnaissez-moi, je suis votre Ezzelin. Mais, ô mon Dieu ! répondez-moi avant tout ; car je ne sais si je dois bénir ou maudire l'heure qui nous rassemble. Cet homme que je chasse d'ici est-il l'époux d'Argiria ?

— Non, non ! s'écria Argiria d'une voix forte, il ne l'eût jamais été ! Un voile funeste était sur mes yeux, mais....

— Il est votre fiancé, du moins ! dit Ezzelin en frémissant de la tête aux pieds.

— Non, non, rien ! Je n'ai rien accordé, rien promis !....

— Le lâche, l'infâme a osé me dire que vous vous aimiez !....

— Il m'avait fait croire qu'il était innocent, et je... je le croyais sincère ; mais te voilà, mon frère, je n'aimerais que par ton ordre, je n'aimerais que toi !.... »

Argiria cachait ses sanglots de douleur et de joie dans le sein de son frère.

Nous laisserons cette famille, à la fois heureuse et consternée, se livrer à ses épanchements, et se raconter tout ce qui était arrivé de part et d'autre depuis une séparation si cruelle.

Orio, après avoir déployé ce courage désespéré, s'enfuit chez lui avec l'assurance et l'empressement d'un homme qui aurait compté trouver un expédient de salut dans la solitude. Mais toute sa force s'était réfugiée dans ses muscles, et, en se sentant marcher avec tant de précipitation, il s'imagina qu'il allait être assisté, comme autrefois, par une de ces inspirations infernales qu'il avait dans les cas difficiles. Quand il se trouva dans sa chambre, face à face avec lui-même, il s'aperçut que

son cerveau était vide, son âme consternée, sa position désespérée. Il le vit, il se tordit les mains avec une angoisse inexprimable en s'écriant : « Je suis perdu ! »

— Qu'y a-t-il ? » dit Naam en sortant du coin de l'appartement où son existence semblait avoir pris racine.

Orio n'avait pas coutume de s'ouvrir à Naam quand il n'avait pas besoin de son dévouement. En cet instant, que pouvait-elle pour lui ? Rien sans doute. Mais la terreur d'Orio était si forte qu'il fallait qu'il cherchât du secours dans une sympathie humaine.

« Ezzelin est vivant ! s'écria-t-il, et il me dénonce ! »

— Appelle-le au combat, et tâche de le tuer, dit Naam.

— Impossible ! il n'acceptera le combat qu'après avoir parlé contre moi.

— Va te réconcilier avec lui, offre-lui tous tes trésors. Adjure-le au nom du Dieu très-grand !

— Jamais ! D'ailleurs il me repousserait.

— Rejette toute la faute sur *les autres* !

— Sur qui ? Sur Hussein, sur l'Albanais, sur mes officiers ? On me demandera où ils sont, et on ne me croira pas si je dis que l'incendie...

— Eh bien ! mets-toi à genoux devant ton peuple, et dis : J'ai commis une grande faute et je mérite un grand châtement. Mais j'ai fait aussi de nobles actions et rendu de hauts services à mon pays ; qu'on me juge. Le bourreau n'osera pas porter ses mains sur toi ; on t'enverra en exil, et l'an prochain on aura besoin de toi, on te donnera un grand exploit à faire. Tu seras victorieux, et ta patrie reconnaissante te pardonnera et t'élèvera en gloire.

— Naam, vous êtes folle, dit Orio avec angoisse,

Vous ne comprenez rien aux choses et aux hommes de ce pays. Vous ne sauriez donner un bon conseil !

— Mais je puis exécuter tes desseins. Dis-les-moi.

— Et si j'en avais un seul, resterais-je ici un instant de plus ?

— La fuite nous reste, dit Naam. Partons !

— C'est le dernier parti à prendre, dit Orio, car c'est tout confesser. Écoute, Naam, il faudrait trouver un bon spadassin, un bravo, un homme habile et sûr. Ne connais-tu pas ici quelque renégat, quelque transfuge musulman qui n'ait jamais entendu parler de moi, et qui, par considération pour toi seule, moyennant une forte somme d'argent...

— Tu veux donc encore assassiner ?

— Tais-toi ! Baisse la voix. Ne prononce pas ici de tels mots, même dans ta langue.

— Il faut s'entendre pourtant. Tu veux qu'il meure, et que j'assume sur moi toute la responsabilité, tout le danger ?

— Non ! je ne le veux pas, Naam ! s'écria Soranzo en la pressant dans ses bras ; car en cet instant l'air sombre de Naam l'effraya, et lui rappela que ce n'était pas le moment de perdre son dévouement.

— Ce que tu veux sera fait, dit Naam en se dirigeant vers la porte.

— Arrête, non ! ce serait pire que tout ! dit Orio en l'arrêtant. Sa sœur et sa tante m'accuseraient, et j'aurais eu l'air de craindre la vérité. D'ailleurs je ne veux pas que tu t'exposes. Va, quitte-moi, Naam, mets ta tête à l'abri des dangers qui menacent la mienne. Il en est temps encore, fuis !

— Je ne te quitterai jamais, tu le sais bien, répondit tranquillement Naam.

— Quoi! tu me suivrais même à la mort? Songe que tu seras accusée aussi peut-être!

— Que m'importe? dit Naam. Ai-je peur de la mort?

— Mais résisterais-tu à la torture, Naam? s'écria Soranzo frappé d'une nouvelle inquiétude.

— Tu crains que je succombe à la souffrance et que je t'accuse? dit Naam d'un ton froid et sévère.

— Oh! jamais! s'écria-t-il avec une effusion forcée, toi le seul être qui m'ait compris, qui m'ait aimé et qui souffrirait pour moi mille morts!

— Tu dis qu'un coup de poignard est la seule ressource? dit Naam en baissant la voix.

Orio ne répondit pas. Il ne savait à quoi se décider. Ce moyen le tentait et l'effrayait également. Il se perdit en projets plus inexécutables les uns que les autres, puis sa tête s'égara. Il tomba dans une sorte d'imbécillité. Naam le secoua sans pouvoir lui arracher une parole. Elle sentit que ses mains étaient roides et glacées. Elle crut qu'il allait mourir. Elle pensa que dans un moment d'égarément il avait avalé quelque poison et qu'il ne s'en souvenait plus. Elle fit appeler le médecin.

Barholamo le trouva très-mal, et le tira de cette atonie par des excitants qui produisirent une réaction terrible. Orio eut de violentes convulsions. Le docteur, se rappelant alors que depuis longtemps il n'avait fait usage de narcotique, et pensant que l'inefficacité de ces remèdes, causée autrefois par l'abus, pouvait avoir cessé, se hasarda à lui administrer une assez forte dose d'opium qui le calma sur-le-champ et l'endormit profondément. Quand il le vit mieux, il le quitta; car la soirée était fort avancée, et il avait encore des malades à voir avant de rentrer chez lui.

Naam veilla son maître avec anxiété pendant quel-

ques instants, et, s'étant assurée qu'il dormait bien, elle sentit retomber sur elle seule tout le poids de cette horrible situation; c'était à elle de trouver un moyen d'en sortir. Elle se promena avec agitation dans la chambre, recommandant son âme à Dieu, sa vie au destin, et résolue à tout, plutôt que de laisser périr celui qu'elle aimait. De temps en temps elle s'arrêtait devant ce visage pâle et morne, qui semblait, dans sa prostration effrayante, un cadavre sortant des mains du bourreau, et attendant celles qui devaient l'ensevelir. Naam avait vu jadis Orio si prompt, si implacable dans ses terribles résolutions, et maintenant il n'avait plus la force d'affronter l'orage! Il lui abandonnait le soin de son salut! Naam prit son parti, fit quelques préparatifs, ferma la porte avec précaution, sortit sans être vue, et se perdit dans le dédale de ces rues étroites, obscures, mal fréquentées, où deux personnes ne se rencontrent pas la nuit sans se serrer chacune de son côté contre la muraille.

« Maudite soit la mère qui m'a engendré! murmura Orio d'une voix creuse et lugubre, en s'éveillant et en se tordant sur son lit pour secouer le sommeil accablant étendu sur tous ses membres. Est-il possible que je ne puisse jamais dormir comme les autres! Il faut que je sois assiégé de visions épouvantables et que je m'agite comme un forcené durant mon sommeil, ou bien il faut que je tombe là comme un cadavre, et qu'à mon réveil je sente ce froid mortel et cette langueur qui ressemblent à une agonie! Naam! quelle heure? »

Naam ne répondit point.

« Seul! s'écria Orio. Que se passe-t-il donc? »

Il se dressa sur son lit, écarta ses rideaux d'un main tremblante, vit les premières lueurs du matin pénétrer

dans sa chambre, et promena des regards hébétés autour de lui, cherchant à retrouver le souvenir des événements de la veille. Enfin l'horrible vérité lui revint à l'esprit, d'abord comme un rêve sinistre, et bientôt comme une certitude accablante. Orio resta quelques instants brisé, et sans concevoir la pensée de détourner le coup qui le menaçait. Enfin il se jeta à bas de son lit et se mit à courir comme un fou autour de sa chambre. « C'est impossible! c'est impossible! se disait-il, je n'en suis pas là! je ne suis pas abandonné à ce point par la destinée!

» Misérable! s'écria-t-il en se parlant à lui-même et en se laissant tomber sur une chaise, est-ce ainsi que tu sais maintenant faire face à l'adversité? Une pierre tombe à tes pieds, et au lieu de te tenir pour averti et de fuir, ou d'agir d'une façon quelconque, tu te couches, tu t'endors, et tu attends que l'édifice entier s'écroule sur ta tête! Tu es donc devenu une bête brute, ou tes ennemis ont donc jeté sur toi un maléfice! Damné médecin! s'écria-t-il en voyant sur sa table la fiole d'opium dont on lui avait fait avaler une partie, ah! tu étais d'accord avec eux pour m'ôter mes forces et me jeter dans l'impuissance! Toi aussi, tu me le payeras, infâme! crains que mon jour ne vienne à moi aussi! Mon jour! Hélas! sortirai-je de cette nuit horrible qui s'est étendue sur moi? Voyons! que faire? Ah! la force m'a manqué au moment où j'en avais besoin! Je n'ai pas été inspiré lorsqu'une vive résolution eût pu me sauver. Il fallait, dès que mon ennemi est entré dans cette galerie Memmo, feindre de le prendre pour un démon, m'élancer sur lui, lui enfoncer mon poignard dans la poitrine... Cet homme ne doit pas être difficile à tuer; il a reçu tant de coups déjà!... Et puis, j'au-

rais joué la folie; on m'eût soigné comme on a déjà fait, on m'eût plaint. J'aurais eu des remords; j'aurais fait dire des messes pour son âme, et j'en aurais été quitte pour perdre les bonnes grâces de la petite fille... Mais n'est-il pas encore possible d'agir ainsi?... Oui, demain, pourquoi pas? J'irai à ce rendez-vous. J'irai en jouant la fureur; je le provoquerai; je l'accuserai de quelque infamie... Je dirai à Morosini qu'il avait séduit... non, qu'il avait violé sa nièce; que je l'avais chassé honteusement, et que, par vengeance, il a inventé ce tissu de mensonges... Je lui dirai de telles injures, je lui ferai de telles menaces... D'ailleurs je lui cracherai au visage... Alors il faudra bien qu'il mette la main sur son épée... Une fois là, il est perdu; avant qu'il l'ait tirée du fourreau, la mienne sera dans sa gorge... Et puis je me jeterai par terre en écumant, je m'arracherai les cheveux, je serai fou. Le pis qui puisse m'arriver, c'est d'être envoyé en exil pour quatorze ans; on sait ce que valent les quatorze années d'exil d'un patricien. L'année suivante on a besoin de lui, on le rappelle... Naam avait raison... Oui, voilà ce que je ferai... Mais si Ezzelin a déjà parlé à sa tante et à sa sœur, si elles se portent mes accusatrices? Oh! oui! Mais quelles preuves?... D'ailleurs il sera toujours temps de fuir. Si je ne puis emporter tout mon or, j'irai trouver les pirates, j'organiserai une flibuste sur un tout autre pied. Je ferai une magnifique fortune en peu d'années, et j'irai, sous un nom supposé, la manger à Cordoue ou à Séville, des villes de plaisir, dit-on. L'argent n'est-il pas le roi du monde?... Allons, décidément le docteur a sagement agi en me faisant dormir. Ce sommeil m'a retrempé; il m'a rendu toute mon énergie, toutes mes espérances. »

Orio se parlait ainsi à lui-même dans un accès d'énergie fébrile. Ses yeux étaient fixes et brillants, ses lèvres pâles et tremblantes, ses mains contractées sur ses genoux maigres et nus. Le *plus bel homme* de Venise était hideux, ainsi absorbé dans ses méchantes intentions et ses lâches calculs.

Tandis qu'il devisait de la sorte, une petite porte que recouvrait la tapisserie s'ouvrit doucement, et Naam entra sans bruit dans la chambre.

« C'est toi ! Où donc étais-tu ? dit Orio en la regardant à peine. Donne-moi ma robe, je veux m'habiller, sortir ! »

Mais Orio se leva brusquement et resta immobile de surprise et d'épouvante à l'aspect de Naam lorsqu'elle s'approcha de lui pour lui présenter sa robe. Elle était plus pâle que l'aube qui se levait en cet instant. Sa bouche avait une teinte livide, et ses yeux vitreux ressemblaient à ceux d'un cadavre.

« Pourquoi donc avez-vous du sang sur la figure ? » dit Orio en reculant d'effroi.

Il s'imagina que, suivant les coutumes féroces de la police occulte de Venise, Naam venait d'être prise par les familiers et soumise à la torture. Peut-être avait-elle révélé... Orio la regardait avec un mélange de haine et de terreur.

« Comment ai-je eu l'imprudence de la laisser vivre ? pensait-il. Il y a un an que j'aurai dû la tuer ? »

— Ne me demande pas ce qui est arrivé, dit Naam d'une voix éteinte, tu ne dois pas le savoir.

— Et je veux le savoir, moi ? s'écria Orio furieux en la secouant avec une colère brutale.

— Tu veux le savoir ? dit Naam avec une tranquillité

dédaigneuse ; apprends-le à tes risques et périls. Je viens de tuer Ezzelin.

— Ezzelin, tué ? bien tué ? bien mort ? » s'écria Orio dans un accès de joie insensée. Et serrant Naam contre sa poitrine, il fut pris d'un rire convulsif qui le força de se rasseoir. « C'est là le sang d'Ezzelin ? disait-il en touchant les mains humides de Naam. Ce sang maudit a-t-il coulé enfin jusqu'à la dernière goutte ? Oh ! cette fois il n'en réchappera pas, dis ? Tu ne l'as pas manqué, Naam ? Oh ! non ! tu as la main ferme, et ceux que tu frappes ne se relèvent plus ! Tu l'as tué comme le pacha, dis ? Le même coup, au-dessous du cœur ? Dis-moi ? dis-moi, parle donc !... Raconte-moi donc !... Ah ! c'était bien la peine de revenir à Venise ! Il n'en a pas joui longtemps de Venise ! sa vengeance... »

Et Orio recommença à rire affreusement.

« Je l'ai frappé droit au cœur, dit Naam d'un air sombre, et je l'ai noyé en même temps... »

— Le fer et l'eau ! Bonne Venise ! s'écria Orio ; les beaux quais déserts pour rencontrer un ennemi ! Mais comment l'as-tu trouvé à cette heure ? Qu'as-tu fait pour le joindre ?

— J'ai pris mon luth et je suis allée en jouer sous la fenêtre de sa sœur ; j'ai joué obstinément jusqu'à ce que le frère ait été éveillé et m'ait regardée par la fenêtre. Je me suis éloignée alors de quelques pas ; mais j'ai continué de jouer comme pour le braver. Il m'avait reconnue à mon costume ; c'est ce que je voulais. Il est sorti de sa maison, il s'est approché de moi en me menaçant. Je me suis éloignée encore, mais en continuant toujours de jouer du luth, et je me suis encore arrêtée. Il est encore venu sur moi, et je me suis éloignée de nouveau. Alors, comme il s'en retournait vers sa maison, je me